

5 clés pour
comprendre



LACAN

Alexis CARTONNET



Introduction biographique

1. Le statut ambivalent de Lacan : génie ou gourou ?

Jacques Lacan (1901-1981) est un psychiatre et psychanalyste français aussi crucial que contesté. Pour certains, il a révolutionné la psychanalyse de Freud avec finesse et génie ; pour d'autres, il a été un imposteur inadmissible. Comme le souligne Jacques-Alain Miller, exécuteur testamentaire et gendre du psychiatre, Lacan a effectivement un « double visage » (*Vie de Lacan*, p. 23) : deux réputations diamétralement opposées, mais aussi justifiées l'une que l'autre, l'ont accompagné tout au long de sa vie.

Louis Althusser, préparateur des études à l'ENS d'Ulm, est sans doute l'un des premiers à avoir pressenti l'importance de Lacan pour la pensée philosophique comme pour la psychanalyse : Lacan « a vu et compris la rupture libératrice de Freud » (*Positions*, p. 17, note) ; « son apport » est « absolument décisif » (*Écrits sur la psychanalyse*, p. 60) ; « La prétention de Lacan, et son originalité unique dans le monde de la psychanalyse, est d'être un théoricien » ayant « produit un système général de concepts rigoureusement articulés » (p. 75). Conclusion : « Lacan est un philosophe d'une pensée puissante, savamment dérobée derrière un ésotérisme de façade » (p. 203). Michel Foucault rappellera de son côté, à la mort du psychiatre, combien Lacan aura bien été le « libérateur de la psychanalyse » (*Dits et écrits*, vol. II, p. 1023). Pour Philippe Sollers, il a finalement été « l'hérétique majeur de l'église analytique » (*Philippe Sollers.net*).

Du côté des psychanalystes eux-mêmes, Jacques-Alain Miller estime naturellement que Lacan fut un « mastodonte » (*Vie de Lacan*, p. 19) sinon le « surhomme » (p. 20) de la psychanalyse française ; l'historienne de la psychanalyse Élisabeth Roudinesco en fait le « Rastignac du XX^e siècle » à la conquête du Tout-Paris (*Lacan, envers et contre tout*, p. 21) cependant que son amie Françoise Dolto voyait en Lacan le « grand dragon » de la loge psychanalytique (cité par Roudinesco, *La bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France*,

Ramsay, p. 277)... La disciple Catherine Clément est de loin la plus enthousiaste, estimant que Lacan avait « le style d'un poète et l'allure d'un shaman » (*Vies et légendes de Jacques Lacan*, p. 15), tour à tour « sorcier » (p. 13), « rhéteur », « comédien et martyr » (p. 58); bref, c'était « Lacan-shaman » (p. 66), « prophète » (p. 232), « phénix » (p. 236) et « Maître absolu » (p. 237)!

Pour ses adversaires et ses détracteurs en revanche, Lacan fut au contraire : un auteur complètement « impénétrable » selon Paul Ricoeur (cité par Roudinesco, *La bataille de cent ans*, p. 401); un « mage » d'après Clément Rosset (*En ce temps-là*, p. 43); un « bourgeois d'avant-guerre » pour Philippe Sollers (*Lacan même*, p. 35); un « gourou » selon Jean Cau (*Croquis de mémoire*) qui, « combinant jeux de mots et syntaxe fracturée » a, ni plus ni moins, fondé une nouvelle « religion » d'après Sokal et Bricmont (*Impostures intellectuelles*, p. 39); quelqu'un de « snob, [d']avare et [de] mondain » selon Roland Castro (cité par Roudinesco, *La bataille de cent ans*, p. 431); une personne « paranoïaque » selon Marie Bonaparte (cité par Roudinesco, p. 249), coupable de « narcissisme et d'alexandrinisme » selon Kostas Axelos (France culture, *Profils perdus* par Cécile Hamsy, première partie, 21 février 1991); éventuellement un « maboul » selon Sartre (cité par Jean Cau dans *Croquis de mémoire*). Bref, il y aurait une forme de « charlacanisme » autour de la personne de Lacan, ainsi que le résume Michel Serres (*Cahiers de formation*, vol. I, p. 1087). Alors, de quel côté regarder pour saisir le véritable Lacan ? Quel profil de son visage éclairer en particulier ?

Badiou concède hélas que « La figure la plus répandue et la plus dévastée a été celle du mystificateur, du gourou, du maître scandaleux, de quelqu'un qui fait scintiller d'incompréhensibles calembours » (*Vérité et sujet*, p. 184). Pourtant, ceux qui l'ont côtoyé - amis ou patients - reconnaissent sa vivacité d'esprit. Pour Pierre Rey, « Il fonctionnait trop vite pour ne pas bouillir d'impatience : le monde était trop lent » (*Une saison chez Lacan*, p. 74). Cette admiration relève d'ailleurs du culte : « M'eût-il demandé de le rejoindre aux antipodes pour une entrevue de vingt secondes à dix millions [de francs], j'aurais trouvé l'argent et j'y serais allé. [...] Je n'avais pas le choix : question de vie ou de mort » (p. 68). Pour ceux qui s'estiment avoir été guéris par Lacan, comme Robert Pujol, « L'analyse se situait sur un plan plus initiatique que technique » (cité par Roudinesco, *La bataille*

de cent ans, p. 247). Pour Gérard Pommier enfin, « il y avait là une expérience impitoyable qui donnait à la tâche analysante une extension qui retentit sur toute l'existence » (cité par Roudinesco, p. 429). Cette dualité entre une personnalité extravagante et des intuitions extraordinaires se ressentira tout au long de cet essai. Commençons donc par retracer les jalons essentiels de sa vie.

2. Une jeunesse partagée entre Maurras et Spinoza (1901-1926)

Jacques Lacan est né le 13 avril 1901 dans le III^e arrondissement de Paris au sein d'une famille de moyenne bourgeoisie. Son père Alfred, d'origine auvergnate, est représentant de commerce pour des maisons d'huile et de savon ; sa mère, Émilie Baudrie, est une ardente chrétienne à tendance mystique. Le jeune Lacan fait ses études au collège Stanislas de Paris.

À 17 ans, Lacan accroche déjà à son mur le plan de l'*Éthique* de Spinoza, avec des flèches de couleur pour en souligner l'organisation souterraine. Chose curieuse, Lacan mentionnera très peu Spinoza dans ses écrits ou séminaires, mais on peut relever les affinités qu'il éprouvera vis-à-vis du philosophe d'Amsterdam : philosophie du désir qui fait de la conscience une source d'aveuglement, éthique du désir et non morale du devoir, parallélisme âme-corps sans primauté d'un attribut sur l'autre, déterminisme causal absolu, liberté soluble dans la stricte nécessité, exposition des arguments *more geometrico*, c'est-à-dire « à la manière des géomètres ». Plus tard, Lacan se comparera même au philosophe néerlandais quand il sera « excommunié » de la *Société Française de Psychanalyse* (SFP) comme Spinoza avait jadis été chassé de sa communauté juive d'Amsterdam.

Conjointement, Lacan lit et rencontre à plusieurs reprises Charles Maurras dans les années 1920, sans pour autant adhérer à son antisémitisme. Si la Gauche défend les trois « R » (Réforme protestante, Romantisme esthétique et Révolution institutionnelle), la Droite défend au contraire la Monarchie, le Catholicisme et le Classicisme. Comme Maurras, Lacan méprise une Troisième République enlisée dans les débats parlementaires. En tout cas, le jeune Lacan méprise la classe moyenne qui l'a vu grandir et rêve de gloire et de panache, de richesse

et de célébrité. À cet égard, c'est plutôt avec Descartes qu'un parallèle devrait être établi : tous deux *révolutionnaires* dans leur appréhension de la *subjectivité* humaine, mais absolument *conservateurs* dans leur rapport au *pouvoir politique*.

3. Des études de neuropsychiatrie jusqu'à la thèse de médecine (1926-1932)

Alors que son frère Marc-François se dédie à une vie monastique en 1926, Lacan suit au contraire une formation de neuropsychiatrie puis fait ses classes à l'*Infirmierie spéciale des aliénés de la préfecture de police de Paris*. Dans sa salle de garde, il griffonne l'inscription « Ne devient pas fou qui veut » (*Écrits*, p. 176), ce qui implique déjà que la folie n'y soit pas définie comme extravagance ou caprice, mais pathologie lourde et difficilement soignable.

En 1928, il y rencontre le psychiatre Gaëtan Gatian de Clérambault en qui Lacan reconnaîtra plus tard son « seul maître en psychiatrie » (*Écrits*, p. 69). Clérambault appartient à la tradition des « aliénistes » français. C'est un personnage tout à fait excentrique, expert dans le drapé arabe, fétichiste des étoffes, des nœuds et des plis. Son domaine d'expertise est celui de la paranoïa et de l'érotomanie, lesquels peuvent d'ailleurs se conjuguer. L'« érotomanie » désigne la tendance qu'a le sujet à se croire aimé d'un personnage généralement célèbre, et passe par trois phases, l'espoir, le dépit puis la rancune ; la « paranoïa » se traduit quant à elle par un double délire, de grandeur et de persécution. Selon Clérambault, la paranoïa, loin d'être aberrante, est au contraire parfaitement cohérente, quoiqu'inexacte au regard du réel, si bien que la frontière entre santé et folie est plutôt ténue.

Avant la rédaction de sa thèse, Lacan a par ailleurs eu l'occasion de tester au moins une fois les concepts de son maître : une dénommée « Marcelle », érotomane et paranoïaque, s'imagine être la réincarnation de Jeanne d'Arc vouée à rédimer la France de l'entre-deux-guerres. Sa haine se cristallise à l'encontre de son supérieur hiérarchique, et la patiente réclame bientôt à l'État français la modique somme de vingt millions de francs d'indemnités pour privations intellectuelles et sexuelles... Clérambault la fait interner *manu militari*. Ce cas typique de paranoïa et d'érotomanie prépare en tout cas le jeune Lacan à analyser

Marguerite Anzieu, connue sous la désignation du « cas Aimée », et qui constituera la matrice empirique de son travail de thèse soutenu en 1932.

Marguerite Anzieu ressemble à s'y méprendre à une « Emma Bovary moderne » d'après Élisabeth Roudinesco (*La bataille de cent ans*, p. 127) qui le jour travaille à la Poste et la nuit se rêve actrice, intellectuelle et romancière. Elle a pour modèle l'actrice Huguette Duflot qu'elle admire et soupçonne de vouloir prendre sa place. Conjointement, elle se croit aimée du prince de Galles qui refuse décidément de lui prouver son amour afin de l'humilier ; et pour couronner le tout, elle craint les représailles de la Guépéou, la police secrète soviétique. En avril 1931, elle brandit soudainement un couteau sur l'actrice avant que la foule ne maîtrise sa tentative de meurtre. Marguerite Anzieu est alors internée à l'hôpital Sainte-Anne. Lorsqu'elle est confiée à Lacan en juin 1931, Lacan établit un diagnostic dans lequel trois symptômes apparaissent immédiatement congruents : « délire de persécution », « tendances mégalomaniaques » et « substrat érotomaniaque ».

Mais Lacan ne se contente pas de la diagnostiquer ou de l'interner, il cherche avant tout la cause de cette personnalité paranoïaque. Dès lors, après la « symptomatologie » (observation des signes de la maladie), il s'attaque à l'« étiologie » (recherche des causes de la maladie). Il s'aperçoit notamment que le milieu familial est évidemment porteur : la mère était elle-même atteinte de paranoïa, la sœur aînée de Marguerite a ensuite joué le rôle d'autorité parentale, Marguerite elle-même a perdu un premier enfant et a sans doute pensé que sa sœur aînée l'en avait privé, avant de reporter ce délire sur des amies puis l'actrice Huguette Duflot : en cela, le cas Aimée n'est pas un simple cas de paranoïa, c'est un cas de « paranoïa d'autopunition ». Car en frappant l'actrice qui joue le rôle d'« idéal du moi », elle s'est en réalité frappée elle-même. D'une manière générale, un sujet paranoïaque a tendance à vouloir toujours frapper l'idéal du maître qu'il porte en lui. Prenant conscience de ses vrais motifs, le délire de Marguerite cesse aussitôt, d'après Lacan. C'est pourquoi ce dernier a préconisé l'asile plutôt que la prison, l'internement plutôt que l'incarcération, durant toute sa thérapie.

La thèse, dédiée à « MTB » (Marie-Thérèse, première maîtresse de Lacan), est soutenue en 1932 et est plutôt bien reçue. Paul Nizan publie dans *L'Humanité* un article élogieux soulignant la sensibilité matérialiste de Lacan, « matérialiste » signifiant moins le primat de la matière sur l'esprit que la dépendance de l'esprit envers une instance qui le précède et le détermine (en l'occurrence : le passé, la famille et le milieu social). La thèse de Lacan est importante à plus d'un titre : elle refuse l'explication exclusivement neurologique de la maladie, fuit la théorie de la dégénérescence et mentionne le contexte familial et social comme facteur aggravant de la maladie mentale, introduit bien évidemment l'hypothèse freudienne d'un inconscient psychique et soutient que la cause de la psychose repose en partie sur l'intériorisation de l'idéal du moi.

Mais surtout, cette thèse refuse de faire de la folie en général et de la paranoïa en particulier un discours simplement défaillant ou délirant, car la paranoïa désigne au contraire un discours parfaitement cohérent, aiguillé par un désir de vérité, un discours authentiquement différent sinon poétique ! N'oublions pas, d'ailleurs, que le déchiffrement de la paranoïa est stimulé par la « méthode paranoïa-critique » de Salvador Dali, laquelle part du principe que la réalité est *consubstantielle* au délire du paranoïaque et ne vient pas d'une erreur de jugement suivie ensuite d'un délire raisonnant. Avec toutes ces intuitions, conclut joyeusement Lacan : « je fus nonobstant reçu docteur avec les encouragements qu'il convient d'accorder aux esprits primesautiers » (*Écrits*, p. 162). En tout cas, ainsi que le souligne Élisabeth Roudinesco à propos de ce premier Lacan doublement docteur : « il est *encore* psychiatre mais *déjà* psychanalyste » (*La bataille de cent ans*, p. 127).

L'Histoire étant ironique en diable, il faut savoir qu'une fois libérée en 1941, Marguerite Anzieu deviendra la cuisinière... d'Alfred Lacan (soit le père de Jacques Lacan), tandis que Didier Anzieu (le fils de Marguerite) deviendra plus tard le patient de Lacan-fils afin qu'à son tour il devienne psychanalyste en inventant le concept de « moi-peau » ! Lorsque Lacan rend visite à son père par intermittence, Aimée constate que père et fils n'ont rien à se dire, mais surtout, elle réclame de Lacan l'ensemble des notes qu'il avait prises dix ans plus tôt sur elle (alors patiente) en vue de la rédaction de la thèse : Lacan en refuse obstinément la restitution.

En tout cas, Lacan ne s'arrête pas là avec la paranoïa : après la patiente Marcelle se prenant pour Jeanne d'Arc (présentée par Clérambault), puis Marguerite Anzieu se croyant aimée du prince de Galles (analysée par Lacan dans sa thèse), Lacan suivra de loin une troisième affaire de folie criminelle : celle de deux sœurs, Christine et Léa, dites « les sœurs Papin », qui ont sauvagement assassiné leur employeur en 1933 sans motif apparent. Deux sœurs étaient en effet les bonnes d'une famille bourgeoise de la ville du Mans dans la Sarthe. Un soir d'orage, et alors que leur maîtresse est sortie, l'électricité est coupée. De retour, la patronne s'étonne de la désinvolture de ses domestiques, à quoi les deux sœurs répondent par son meurtre sanglant au moyen de tous les ustensiles présents de la cuisine : marteau, pichet, couteaux... Mais Lacan n'ayant pas accès au dossier médical, il ne s'étendra malheureusement pas sur l'analyse de ce nouveau cas. En revanche, c'est bien des sœurs Papin dont Genet s'inspirera pour écrire la pièce *Les bonnes*.

En tout cas, avec Marcelle, Marguerite ou les sœurs Papin, Lacan s'intéresse à des vies banales brutalement sorties de l'anonymat par des actions meurtrières et qui alimentent le panthéon de ce que Foucault appellera « la vie des hommes infâmes », ou plutôt ici, des « femmes infâmes »... Ou encore, comme le souligne Catherine Clément : Lacan emprunte « le chemin des dames » (*Vies et légendes de Jacques Lacan*, p. 67), en commençant par les plus criminelles avant de s'intéresser aux plus mystiques.

4. Freudisme, hégélianisme & surréalisme pour le jeune Lacan (1932-1940)

Dans les années 1930, le jeune Lacan se nourrit de trois influences capitales : bien sûr le freudisme, ensuite l'hégélianisme, enfin le surréalisme. Sitôt la thèse soutenue, Lacan commence en 1932 une analyse avec le psychanalyste Rudolph Loewenstein qui durera six ans et demi, bien avant que ce dernier ne parte définitivement aux États-Unis en 1942. Loewenstein est un freudien partisan de l'*Ego-psychology*, soit une psychanalyse qui vise l'adaptation aux normes sociales et notamment

l'American Way of Life. Soucieux d'orthodoxie, Loewenstein insiste auprès de Lacan sur la régularité des séances, tente de vaincre les résistances de son patient tout en canalisant le transfert.

Mais Lacan se confie très partiellement à son analyste et ne le respecte absolument pas sur un plan intellectuel. Lacan aimait d'ailleurs raconter à Catherine Millot un rêve qu'il avait confié à Loewenstein sur le divan et qui avait vocation à montrer à son analyste qu'il ne céderait *jamais* : « dans un tunnel, au volant de sa petite voiture, il voit arriver en face un camion en train de doubler. Il continue à appuyer sur le champignon et contraint l'autre à se rabattre. Cela ressemble à un bras de fer, mais le message était plutôt qu'il n'était pas intimidable et ne cédait à aucune puissance » (*Ma vie avec Lacan*, p. 13).

Deux ans après sa soutenance, en 1934, son maître Clérambault se suicide... devant un miroir. La même année, Lacan adhère à la *Société Psychanalytique de Paris* (SPP), en devient membre titulaire en 1938 puis en sera le président en 1949. Et dès que Lacan obtient un siège à la SPP, il quitte sans tarder le divan de Loewenstein, ce qui atterrera ce dernier lorsque des disciples bien intentionnés rapporteront l'incident auprès de leur maître : « Ce que vous me dites de Lacan est navrant [...] On ne triche pas sur un point aussi important impunément » (cité par Roudinesco, *La bataille de cent ans*, p. 137).

Après un début d'analyse d'obédience freudienne, Lacan découvre ensuite la pensée du philosophe Friedrich Hegel. À partir de 1933 se tient en effet le célèbre séminaire d'Alexandre Kojève consacré à la lecture suivie de *La phénoménologie de l'esprit* de Hegel. S'y précipitent notamment Georges Bataille, Raymond Queneau, Jean Hippolyte ou Raymond Aron. Lacan n'écoute le séminaire que l'année suivante, à partir de 1934. De ce séminaire prestigieux, Lacan retient deux passages décisifs : la *belle âme*, où le sujet s'indigne de la corruption du monde et juge ce dernier à l'aune de sa pureté morale ; la *dialectique du maître et de l'esclave*, qui définit le désir humain comme désir de reconnaissance. L'écoute attentive du séminaire de Kojève permettra à Lacan d'élaborer ses premiers concepts de « moi », d'« imaginaire » et de « demande d'amour » distincte du besoin d'objet. Lacan reconnaît sa dette : « c'est à lui que je dois d'avoir été introduit à Hegel, à savoir

Kojève » (*Le transfert*, p. 79). En 1968, lorsque mourra Kojève, Lacan se précipitera à son domicile pour s'emparer de l'exemplaire personnel et annoté de Kojève de la *Phénoménologie de l'esprit*...

En 1936, Lacan rencontre Henri Wallon, mais change « l'épreuve du miroir » en « stade du miroir ». La même année, il se rend à Marienbad au Congrès de l'*Association Internationale de Psychanalyse*. Lacan y présente une forme abrégée du stade du miroir de Henri Wallon, mais se garde bien de mentionner ses sources... Surtout, sa présentation ne dure que dix minutes, ce qui choque profondément Ernest Jones, biographe officiel de Freud. On ne saura jamais non plus si Lacan avait projeté de rencontrer Freud mais lui envoie à tout le moins un exemplaire de sa thèse, à quoi Freud répondra succinctement par un « Cher confrère, merci de l'envoi de votre thèse ». Lacan aurait sans doute espéré davantage.

En 1938, Françoise Dolto fait la connaissance de Jacques Lacan à Paris. À eux deux, ils formeront, d'après l'expression d'Élisabeth Roudinesco, le « couple de la psychanalyse française », autrement dit, un « dolto-lacanisme ». Même si Dolto n'a pas la même production théorique que Lacan, elle soutiendra toujours Lacan dans ses combats, ses scissions et ses exclusions.

En plus du freudisme et de l'hégélianisme, Lacan côtoie le milieu surréaliste. Il fréquente André Masson dont il était le beau-frère. Il valide l'intuition de Marcel Duchamp selon laquelle le spectateur détermine lui-même, et à la place de l'artiste, le sens de l'œuvre. Lacan prend notamment fait et cause pour André Breton contre Roger Caillois à propos des vertus d'un haricot magique qu'on ne saurait fendre sous aucun prétexte - ce que Michel Onfray ne lui pardonne pas : « Caillois propose de couper le haricot en deux pour en connaître le mystère ; Lacan refuse et prétexte que seul importe l'étonnement du regard ; Breton souscrit et invite à se rassasier du prodige jusqu'à plus soif. Rationaliste, Caillois ne supporte pas le refus de savoir de Breton et Lacan » (*Cosmos*, p. 210). Lacan admire surtout Dali dont il retient la « méthode paranoïa-critique » déjà évoquée, soit une méthode de réduction de l'irrationnel au rationnel comme l'expliquait l'artiste lui-même : « Tout ce matériel grouillant, viscéral, de l'irrationnel, mon

activité paranoïa-critique consiste à le digérer et à le rendre connaissable, et précisément, rationnel » (*Entretien avec Robert Malet*, « Les nuits de France culture », 1956).

Les années 1930 ne sont pas seulement des années de formation intellectuelle mais d'installation conjugale également. En 1934, Lacan épouse Marie-Louise Blondin dont il aura trois enfants. Mais trois ans après son mariage, il éprouve en 1937 une passion éperdue pour l'actrice juive d'origine roumaine Sylvia Bataille, alors séparée de l'écrivain Georges Bataille, mais dont elle est encore l'épouse officielle et avec qui elle a eu une fille Laurence.

5. Le tournant linguistique de Lacan et l'installation au 5, rue de Lille (1940-1953)

À partir de l'année 1940, Lacan s'installe au 5, rue de Lille, dans le VII^e arrondissement de Paris, pendant quarante ans, jusqu'à sa mort en 1981. Son cabinet est situé au fond de la cour, escalier de droite, au premier étage. Lacan commence ses consultations très tôt le matin, parfois dès 7 heures, aidée de sa secrétaire Gloria. En 1941, Lacan est à nouveau père et a désormais une fille avec Sylvia Bataille qu'il nomme Judith, lui donnant un prénom juif en pleine occupation allemande !

Après une première période surréaliste (Dali), hégélienne (Kojève) et freudienne (Loewenstein), Lacan découvre désormais la linguistique de Ferdinand de Saussure et de Roman Jakobson dans les années 1940. Alors, Lacan brasse et s'approprie tous les concepts de la linguistique qui seront bientôt ceux du structuralisme : le signe et le système, le signifiant et le signifié, la métaphore et la métonymie.

À la fin des années 1940, Lacan est sollicité par Simone de Beauvoir alors qu'elle rédige *Le deuxième sexe* afin qu'il l'éclaire sur ce qui devait être « l'affluent psychanalytique à son ouvrage » (*Ou pire*, p. 95). Il lui répond qu'il faudrait bien « cinq à six mois » pour débrouiller « la « question de la Femme » en psychanalyse chez Freud, à quoi Beauvoir répond sèchement qu'elle ne peut se permettre que « trois à quatre entretiens ». Lacan décline avec ironie « cet honneur » et Beauvoir se passe finalement de Lacan dans la rédaction de son ouvrage phare du féminisme français.

En 1951, Jean Beaufret, alors disciple et traducteur de Heidegger, entre en analyse avec Lacan. Mais las du mutisme de son thérapeute, Beaufret lance alors : « J'ai vu Heidegger » ; et Lacan de réagir instantanément : « Que vous a-t-il dit, qu'a-t-il dit ? » (*Nouvel Obs*, 9 septembre 2021). Lacan rencontre d'ailleurs Heidegger l'été 1955 en compagnie du philosophe Kostas Axelos jouant les traducteurs pour l'occasion, juste avant le colloque de Cerisy-la-Salle : Lacan roule comme un dément vers la ville de Chartres, ce qui fait dire à Heidegger que l'analyste aurait peut-être bien besoin d'être analysé... C'est de toute façon un dialogue de sourds entre les deux hommes, car Lacan ne parvient pas toujours à se faire comprendre de Heidegger cependant que la discipline psychanalytique indiffère totalement le philosophe allemand.

6. Discours de Rome, naissance du Séminaire de Sainte-Anne et adhésion au structuralisme (1953-1963)

Lacan décide de quitter la *Société Psychanalytique de Paris* (SPP) pour fonder avec Daniel Lagache la *Société Française de Psychanalyse* (SFP) en juin 1953, laquelle durera dix ans. Ses disciples Serge Leclaire, Wladimir Granoff et François Perrier constituent la « troïka » de Jacques Lacan. Les 26 et 27 septembre 1953, Lacan produit un « Rapport sur le Congrès de Rome » qu'on appellera désormais le « Discours de Rome », et que l'on retrouvera dans les *Écrits* sous le titre « Champ et fonction de la parole ». C'est dans ce discours que Lacan annonce un nécessaire « retour à Freud » pour former des analystes et enseigner la psychanalyse, et sur lequel nous reviendrons bien évidemment.

Mais il y a un autre enjeu dans le discours de Rome qui est de souligner la spécificité de la psychanalyse par rapport à la médecine, Lacan estimant inutile d'être médecin-psychiatre pour avoir le droit d'analyser un patient, même si Lacan aura eu, bien évidemment, une solide formation de médecine et de psychiatrie avant de devenir lui-même psychanalyste... Après son intervention au Congrès de Rome, Lacan aurait par la même occasion souhaité s'entretenir avec le Pape, mais cette demande ne fut pas honorée...

Les années 1950 marquent surtout pour Lacan une première décennie d'enseignement à l'hôpital Sainte-Anne, de 1953 à 1963. Lacan y dispense tous les mercredis à 12 h 15 un séminaire situé au Pavillon des femmes, dans la plus grande salle de conférence de l'hôpital, laquelle ne peut accueillir que 100 personnes. C'est pourquoi Lacan considérera rétrospectivement combien ces années constituèrent un « discours confidentiel » (*Autres écrits*, p. 407). Ces séminaires constituent à la fois le laboratoire de pensée de Lacan, un formidable théâtre pour son auditoire non moins qu'une lecture suivie des grands textes de Freud. Le plus célèbre séminaire de cette décennie semble être *L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960) que Lacan envisage d'ailleurs un moment de réécrire pour en faire un livre : « C'est peut-être aujourd'hui, de tous les séminaires que quelqu'un d'autre doit faire paraître, le seul que je réécrirai moi-même, et dont je ferai un écrit » (*Encore*, p. 50).

Après les séminaires, Lacan y présente notamment des patients, comme Charcot présentait naguère des névrosé(e)s à la Salpêtrière, à ceci près que Lacan présente ses patients avec courtoisie et les laisse parler, brisant ainsi le regard médical de la psychiatrie hospitalière. Selon le témoignage de Catherine Millot, il s'adresse à eux avec chaleur et déclare volontiers : « ce sont tous des médecins » ou alors « ce sont tous des amis » (cité par Catherine Millot, *Ma vie avec Lacan*, p. 51-52). Il n'hésite pas non plus à dire avec franchise, une fois le patient disparu en coulisses ou retourné dans sa chambre, combien tel énergumène est complètement « foutu » (p. 51)...

Durant ce séminaire, Lacan est assidûment écouté par Serge Leclaire, François Perrier et Wladimir Granoff déjà mentionnés, ainsi par Piera Aulagnier, Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis. Il est probablement écouté par Michel Foucault qui enseigne la psychologie à la rue d'Ulm de 1950 à 1955. Ce dernier devient surtout stagiaire à l'hôpital Saint-Anne après plusieurs tentatives de suicide, où il conduit quelques expérimentations pratiques.

Quant à Félix Guattari, le jeune psychiatre connaissait déjà les textes publiés de Lacan (« le stade du miroir », « l'agressivité », la « famille ») et répandait ses idées à la Sorbonne. En 1953, il entend pour la première fois Lacan lors d'une conférence sur Goethe donnée au Collège de Philosophie rue de Rennes. Lacan l'invite alors dès l'année 1954 à assister au séminaire à Sainte-Anne. La fascination est telle que les

thérapeutes de la clinique de La Borde (où travaille Guattari) arrivent à Paris par wagons entiers le mercredi, soit pour écouter Lacan, soit pour se faire analyser par Lacan lui-même !

Sur le plan personnel, Lacan épouse enfin Sylvia Bataille qui devient officiellement Sylvia Lacan le 17 juillet 1953. Deux ans plus tard, le dandy Lacan fait l'acquisition du tableau *L'origine du monde* de Gustave Courbet mais cache pudiquement l'œuvre derrière un paravent, le musée d'Orsay en faisant l'acquisition quarante ans plus tard en 1995, en règlement de la succession de Sylvia Bataille décédée en 1993.

Conjointement, dans sa pratique rue de Lille, Lacan multiplie les rendez-vous et écourte les séances, ce qui choque profondément les membres de la *Société Française de Psychanalyse*. En fait, les griefs s'accumulent contre Lacan et sa position devient de plus en plus menacée en tant que membre de la SFP. Que va-t-il alors arriver à Lacan dans les années 1960 ?

7. L'excommunication et l'enseignement à la rue d'Ulm (1964-1969)

Tout d'abord, Lacan est définitivement exclu de l'*Association Internationale de Psychanalyse* (IPA) en 1963. Lacan parle de « l'excommunication majeure » dont il est victime, en référence à l'expulsion dont avait été victime Spinoza le 27 juillet 1673 (*Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, p. 9). La raison officielle ? La brièveté des séances et la notion de « séance courte ». Beaucoup de patients, hélas, en témoignent : selon Didier Anzieu, « Après deux ans de travail, le cadre analytique a subi des accrocs. La durée des séances s'est réduite à vingt minutes » (cité par Roudinesco, *La bataille de cent ans*, p. 245) ; Xavier Audouard confirme : « Les séances duraient environ vingt minutes » (p. 246) ; Robert Pujol renchérit : « Les séances duraient environ un quart d'heure » (p. 246) ; Gérard Pommier accable : « Dire que les séances étaient courtes est peu dire, elles étaient fulgurantes, parfois pas plus d'une minute » (p. 429). Lacan n'avait pas non plus de grille tarifaire stable et variait le prix en fonction des ressources financières de ses patients. Si l'on ajoute que l'*ensemble de sa patientèle* (qu'il voyait en privé à son cabinet) constituait tout simplement la

totalité de son auditoire à son séminaire (qui y assistait en public), on admettra effectivement que sa pratique était quelque peu contestable sur un plan déontologique...

Alors, aidé de Félix Guattari, Lacan fonde le 21 juin 1964 l'*École Française de Psychanalyse* (EFP). Voilà ce que l'Acte de Fondation stipule : « Je fonde - aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique - l'*École Française de Psychanalyse*, dont j'assurerai, pour les quatre ans à venir dont rien dans le présent ne m'interdit de répondre, personnellement la direction ». Cette *École* durera seize ans. Conjointement, Lacan crée et dirige la collection « Champ Freudien » aux éditions du Seuil à la demande de François Wahl qui était d'ailleurs en analyse avec lui. Mais, d'une part, Lacan perd une partie de ses anciens disciples comme Lagache, Anzieu, Granoff, Laplanche et Pontalis; et d'autre part, il n'a tout simplement plus de lieu d'enseignement...

C'est alors que Lacan bénéficie de l'invitation inespérée de Louis Althusser, préparateur à l'agrégation de l'ENS d'Ulm. Althusser avait déjà organisé un séminaire consacré à la pensée de Lacan l'année 1963-1964 avec ses étudiants Étienne Balibar, Patrick Tort ou Jacques-Alain Miller. Déjà mûr pour assurer la passation de pouvoir, Jacques-Alain annonçait alors à ses camarades : « Nous n'allons pas étudier Lacan mais être étudiés par lui » (cité par Clément Rosset, *En ce temps-là. Notes sur Louis Althusser*, p. 14) - Ambiance...

Althusser relate la rencontre de l'année 1964 : « Quelques jours après [son excommunication], Lacan m'appelait, et nous dînâmes plusieurs fois ensemble. Naturellement je jouai avec lui une fois de plus au "père du père", d'autant qu'il était dans une sale passe. Je me souviens de son inénarrable cigare à la bouche et moi lui disant, pour tout salut : "Mais vous l'avez tordu !" [...] Comme je le voyais fort embarrassé depuis la menace de son exclusion de la clinique de Sainte-Anne, je lui offris l'hospitalité de l'École » (*L'avenir dure longtemps*, p. 214).

Enseigner à l'ENS n'allait pourtant pas de soi. Comme le rappelle avec sévérité Catherine Clément, « il n'était *ni* normalien, *ni* philosophe, *ni* agrégé, *ni* professeur » (*Vies et légendes de Jacques Lacan*, p. 21). Toujours est-il qu'à la demande d'Althusser, Lacan vient enseigner à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm de 1964 à 1969, salle Dussane, laquelle peut accueillir près de 300 auditeurs, trois fois

plus qu'à l'hôpital Saint-Anne. Au premier rang, psychiatres et futurs psychanalystes ; à l'arrière de la salle, philosophes et agrégatifs. Les deux professions se toisent avec méfiance, mais écoutent religieusement le maître.

Lacan commence son enseignement par ses traditionnels jeux de mots : l'acronyme ENS, qui signifie « École Normale Supérieure » de la rue d'Ulm, renvoie au latin « *ens* », c'est-à-dire l'être ou l'étant : « E.N.S. - C'est absolument magnifique en lettres initiales. Ça tourne autour de l'étant » (*L'envers de la psychanalyse*, p. 16). Or, la psychanalyse n'a cure de l'être, puisqu'elle a au contraire le souci de la « lettre », des mots et des déplacements de sens. Lacan poursuit : « Il faut toujours savoir profiter des équivoques littérales, surtout que ce sont les trois premières lettres du mot *enseigner*. Eh bien, c'est à la rue d'Ulm que l'on s'est aperçu que ce que je disais était un enseignement ».

Althusser commente la venue hebdomadaire du psychiatre : « C'est ainsi que, pendant plusieurs années, Lacan vint tenir son séminaire à l'École. Tous les mercredis à midi, les trottoirs de la rue d'Ulm étaient envahis de toutes les voitures de luxe à la mode, et on se pressait à mourir dans la salle Dussane enfumée » (*L'avenir dure longtemps*, p. 373-374). Lacan est alors écouté par une nouvelle salve d'étudiants qui deviendront bientôt des disciples : Jacques-Alain Miller, Judith Miller, Jean-Claude Milner, Alain Grosrichard, François Regnault, Alain Badiou, Christian Jambet et Catherine Clément notamment. D'ailleurs, dès 1966, les Normaliens créent les *Cahiers pour l'analyse* qui définissent les concepts de Lacan. Les jeunes Badiou et Miller rivalisent de virtuosité (ou de vacuité ?) en se demandant si le « zéro » en logique ne serait pas la « marque du manque » plutôt qu'une « marque manquante »...

Tout le monde, pourtant, n'est pas sensible à l'emprise de Lacan. Clément Rosset (élève à Ulm de 1961 à 1964) explique qu'il aurait pu écouter Lacan cette année 1964 mais qu'il n'en a finalement jamais eu l'occasion, car l'heure du déjeuner était bel et bien réservée... à la restauration. Mais l'essentiel n'est pas là : l'unique fois où Rosset voulut réellement écouter Lacan, le psychiatre était absent alors que son auditoire était pourtant au rendez-vous : « Je me présentai donc un certain mercredi et à l'heure dite, dans la salle de conférences de l'École que je fus surpris de trouver, non pas comble comme je l'imaginais, mais seulement à moitié pleine. Il y avait aussi quelque chose

de bizarre dans le comportement de l'auditoire. Chacun était tranquillement occupé à lire son journal, à consulter ses notes, à essayer de résoudre un problème d'échecs ou de mots croisés. On avait l'impression que tout le monde s'attendait à quelque chose, mais semblait en même temps résigné à ne s'attendre à rien. De fait, Lacan n'apparaissait toujours pas, et le temps passait. Je pris le parti de m'informer et demander à une voisine, occupée à tricoter un maillot, si c'étaient bien là le lieu et l'heure où devait parler Lacan. Cette dame se retourna vers moi et me répliqua sèchement : "Comment ? Vous ne savez donc pas que Lacan ne viendra pas aujourd'hui ? Il est à l'étranger pour une quinzaine de jours" » (*En ce temps-là*, p. 43-44)...

Et Rosset de commenter la signification de cette anecdote : « Cette réponse extravagante m'éclaira, plus qu'elle ne me suffoquait, sur la nature des cours de Lacan et sur les dispositions d'esprit de ceux qui les écoutaient. Il se trouvait donc ici, autour de moi, une centaine de gens dont la soumission à l'égard de Lacan était telle qu'ils auraient cru gravement déroger en manquant une seule séance du maître, même s'il était connu et avéré que celui-ci en serait absent. C'est ainsi que j'appris davantage, par ma présence momentanée à un cours de Lacan où Lacan ne parlait pas, que tout ce qu'aurait pu m'apprendre Lacan en parlant : comprenant d'un seul coup, et le caractère histrionique du séminaire de Lacan, et surtout le degré d'égarement auquel peut parvenir, lorsqu'il est convenablement entretenu, le besoin de soumission intellectuelle » (p. 44-45).

Pendant ces années de succès à l'ENS d'Ulm, Lacan multiplie autant les rencontres que les impairs. Lacan fait d'abord la connaissance de Paul Ricœur en 1965 qui vient de publier un essai sur Freud intitulé *De l'interprétation*. Lacan espère que Ricœur incorporera sa propre pensée à celle de Freud, mais Ricœur juge Lacan tout à fait « impénétrable ». Surtout, lors d'un colloque donné en Italie, Lacan se comporte en goujat auprès de Ricœur, lui fait payer un restaurant ainsi qu'une course en taxi sans le moindre mot d'excuse le lendemain...

En 1966 paraissent enfin les *Écrits* de Lacan en un seul gros volume. Le volume est en effet tellement épais qu'il répète à qui veut bien l'entendre que la tranche s'effritera. Il confie sa perplexité à Derrida : « Vous verrez, me dit-il, en faisant un geste des mains, ça ne va pas tenir... » (*Résistances*, p. 70). Il envoie même un exemplaire dédicacé de

ses *Écrits* au Général de Gaulle qu'il admirait. Lacan défend sa publication : « Mes *Écrits* rassemblent les bases de la structure dans une science qui est à construire ; et "structure" veut dire "langage" pour autant que le langage, comme réalité, fournit ici les fondements. Le structuralisme durera ce que durent les roses, les symbolismes et les Parnasse, une saison littéraire, ce qui ne veut pas dire que celle-ci ne sera pas plus féconde. » (*Entretien avec Georges Charbonnier*, France culture, « Sciences et techniques », 2 décembre 1966). C'est en tout cas l'heure des grandes thèses linguistiques ou structuralistes de Lacan : « l'inconscient est structuré comme un langage », « le sujet est divisé par le signifiant », « le symptôme est métaphore » tandis que « le désir est métonymie »... L'index des notions est établi par Jacques-Alain Miller devenu le gendre de Lacan puisqu'il a épousé la même année sa fille Judith (Lacan), devenant donc Judith Miller. Quelques années plus tard, dans le séminaire *Encore*, Lacan admettra la difficulté de ce texte : « Ces *Écrits*, il est assez connu qu'ils ne se lisent pas facilement. Je peux vous faire un petit aveu autobiographique - c'est très précisément ce que je pensais » (*Encore*, p. 29).

En cette année 1966 est également organisé le grand symposium américain à Baltimore consacré au structuralisme. Lacan y est invité moins comme psychiatre que comme représentant du structuralisme à la française. Au cours de ce symposium, Lacan prononce une communication au titre incompréhensible « *Of structure as an Inmixing of an Otherness Prerequisite to any Subject Whatever* » qu'on peut traduire de manière sibylline par « De la structure comme moyen d'accès à ce qu'il en est de l'Autre en tant que prolégomène à n'importe quelle idée du sujet quelle qu'elle soit ». Comble du comble, l'assistance américaine parle et comprend aisément le français. Que Lacan ne s'est-il exprimé en bon français au lieu de baragouiner un franglais des plus odieux !

Faisant en tout cas la connaissance du jeune Derrida, Lacan lui fait de l'appel du pied. Il commence par la séduction : « Il fallait donc attendre d'arriver ici, et à l'étranger, pour se rencontrer ! » (*Résistances de la psychanalyse*, p. 69). Mais Derrida reste sourd à ses flatteries. Vexé, Lacan rabaisse alors Derrida en réduisant la portée des concepts de « logocentrisme » et d'« archi-écriture » : « Dénoncer comme *logocentriste* ladite présence, comme cela s'est fait [...] et nous emmener vers une mythique *archi-écriture* [...] - tout ça n'avance guère » (*D'un*

discours qui ne serait pas du semblant, p. 78). Comme le mépris ne fonctionne pas davantage, Lacan prétend désormais que c'est *lui*, Lacan, qui aurait inspiré à Derrida sa propre théorie de la « précipitation du signifiant » et de « l'archi-écriture » : « Il est tout à fait clair que je lui ai montré la voie » (*Le sinthome*, p. 144). Alors, dernier stratagème, Lacan fait courir le bruit dans le séminaire de 1977 que Derrida est en analyse avec lui et ébruite par la même occasion un secret confié par Derrida à Lacan sur un lapsus qu'aurait commis son fils s'écriant après un cauchemar « je suis un tricheur de vie ! »

L'année suivante, en 1967, Lacan se rend à Lyon où enseigne un Deleuze encore fasciné par la psychanalyse. Deleuze est réellement enthousiasmé par la présence de Lacan et s'exclame : « Quel grand jour, votre venue à Lyon laissera des traces inoubliables ». Mais Lacan, éméché par la moitié de bouteille de vodka qu'il vient de s'enfiler, lui lance un énigmatique « pas comme ça ! » (cité par François Dosse, *Deleuze et Guattari*, p. 224). Deleuze aurait-il été obséquieux ? La conférence qui s'ensuit n'est guère brillante, seul le philosophe Henri Maldiney ose lui poser des questions pour relancer le débat, mais la réponse de Lacan est évasive, Maldiney lui fait remarquer que le dialogue qui s'ensuit ressemble à un « double monologue », à quoi Lacan répond avec agacement : « Ça n'est pas spécifique de ce qui se passe entre philosophes ; entre mari et femme, c'est pareil » (*Mon enseignement*, p. 73). La soirée s'est terminée chez Deleuze qui, paraît-il, s'est prêté au jeu de la flatterie unilatérale avec une patience infinie.

Bref, Lacan n'a récemment converti aucun disciple : ni Clément Rosset à Ulm en 1964, ni Paul Ricœur en Italie en 1965, ni Jacques Derrida à Baltimore en 1966, ni Gilles Deleuze à Lyon en 1967, ce que Catherine Millot résume : « En somme, ce n'était pas un meneur d'hommes » (*La vie avec Lacan*, p. 59)... Et après l'indifférence de Rosset, la goujaterie envers Ricœur, la tentative de séduction auprès de Derrida ou le rabrouement de Deleuze, voilà que les événements de mai 1968 semblent éclater sans lui. Car Lacan ne participe à aucune manifestation ouvrière ni estudiantine. Et quand la Gauche prolétarienne vient lui réclamer pendant quatre heures à son cabinet une contribution financière, Lacan répond à Rolland Castro, à travers la porte de son cabinet : « Pourquoi vous donnerais-je mon fric ? La révolution, c'est moi ! » (cité par François Dosse, *Histoire du structuralisme*, vol. II, p. 158).

L'année 1969 va être particulièrement dense en déconvenues mais Lacan persiste dans sa mégalomanie. Le 22 février 1969, lors d'une journée organisée par Michel Foucault à la *Société Française de Philosophie*, Lacan est apostrophé par le militant Lucien Goldmann : « Vous avez vu, en 68, vos structures ? [...] Ce sont les gens qui étaient dans la rue ! » Et Lacan, de lui rétorquer sans se démonter : « S'il y a quelque chose que démontrent les événements de Mai, c'est précisément la descente dans la rue des structures » (cité par François Dosse dans *Histoire du structuralisme*, tome II, p. 147). Ces mêmes 22 et 23 février 1969, d'anciens disciples comme François Perrier, Piera Aulagnier et Jean-Paul Valabrega se séparent de Lacan et créent l'*Organisation Psychanalytique de Langue Française* (OPLF) ou « Quatrième Groupe ». L'EFP de Lacan était devenue pléthorique et la formation des didacticiens nommée « passe » ne convenait plus à ce groupe.

En mars de la même année, Lacan est cette fois-ci exclu de l'ENS et chassé par les CRS, à l'instigation de Derrida, croit-il à tort. Althusser avance d'autres raisons : « Ce fut la fumée qui mit fin au séminaire car elle filtrait - Lacan ayant été incapable d'empêcher ses auditeurs de fumer - dans les salles de la bibliothèque situées juste au-dessus, ce qui provoqua des réclamations pendant des mois et des mois. » (*L'avenir dure longtemps*, p. 374) Lacan, du reste, semble indifférent aux plaintes des étudiants en qualifiant les normaliens de « petits princes de l'université » (*L'envers de la psychanalyse*).

Une autre explication, toujours fournie par Althusser, tient au conservatisme du directeur de l'ENS, Robert Flacelière, « Flacelière prisant peu les affaires de phallus, et Lacan ayant eu l'imprudence de l'inviter à une séance, où il ne fut question que de ça » (*L'avenir dure longtemps*, p. 374). Alors, Lacan rend publique la lettre d'exclusion du directeur de l'ENS le 26 juin 1969 et multiplie les calembours assassins à son encontre, Flacelière devenant « Flatulencière » ou la « Cordelière »...

Le 3 décembre 1969, Lacan prononce la seule conférence qu'il donnera à l'Université de Vincennes nouvellement créée et qui sera plutôt mal reçue. La mise en scène est rocambolesque, Lacan arrive accompagné de sa chienne Justine qu'il présente comme son « égérie » : « c'est la seule personne que je connaisse qui sache ce qu'elle parle » (rapporté par François Dosse, *Histoire du structuralisme*, tome II, p. 178). Il est ensuite interrompu par un trublion qui s' imagine

le mettre mal à l'aise en commençant à se dévêtir. Lacan l'invite alors à aller jusqu'au bout : « Écoutez mon vieux, j'ai déjà vu ça hier soir, j'étais à l'*Open-Theater*, il y a un type qui faisait ça, mais il avait un peu plus de culot que vous, il se foutait à poil complètement. Allez-y, mais allez-y bien, continuez, merde ! » (cité par Élisabeth Roudinesco, *La bataille de cent ans*, tome II, p. 561).

Mais c'est surtout l'apostrophe provocatrice de Lacan à son auditoire qui fera date : « Si vous aviez un peu de patience, et si vous vouliez bien que nos impromptus continuent, je vous dirais que l'aspiration révolutionnaire, ça n'a qu'une chance, d'aboutir, toujours, au discours du maître. C'est ce dont l'expérience a fait la preuve. Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaires, c'est à un maître. Vous l'aurez ! [Car] Vous jouez la fonction des ilotes de ce régime » (*L'envers de la psychanalyse*, p. 237). Lacan quitte donc Vincennes ulcéré de n'avoir pas conquis son auditoire, ce qui fit bien rire René Schérer : « Mais on s'en fout de Lacan, il faut bien qu'il le comprenne : on s'en fout et on s'en contrefout, de ce qu'il raconte, Lacan ! » (cité par Bruno Tessarech, *Vincennes*, p. 36)

Bien sûr, pour ne pas perdre la face la semaine suivante, Lacan fait mine d'avoir bien pris la chose : « J'ai été la semaine dernière à Vincennes, où l'on a pu croire que ce qui se passait n'était pas de mon goût. Il était en effet convenu que ma venue, seulement au titre de personnage en vue, serait l'occasion d'un effet d'obstruction. Croit-on que cela puisse de quelque façon m'épater ? Ai-je besoin de dire que j'étais averti de ce que j'y ai rencontré ? Et que veut-on que cet incident puisse constituer comme grande nouveauté du contexte pour moi alors que cette obstruction ne date pas d'hier ? » (*L'envers de la psychanalyse*, p. 25).

Paradoxalement, l'absence de Lacan comme enseignant à l'Université de Vincennes n'empêche nullement une présence massive des lacaniens dans cet établissement, puisque Lacan y place immédiatement son disciple Serge Leclaire à la tête du département de psychanalyse nouvellement créé. Mais Serge Leclaire n'occupera pas non plus ce poste bien longtemps, car Lacan n'appréciant guère l'autonomie intellectuelle de son disciple, se réjouit avec mesquinerie de le voir attaqué de toutes parts. Mis en cause par Alain Badiou

qui l'accuse d'être un agent de la contre-révolution, Serge Leclaire est donc à son tour exclu de l'EFPP, Jean Clavreul lui succédant à la tête du département, pour une durée tout aussi éphémère...

En réalité, si Lacan n'est pas le bienvenu à Vincennes, il a pu y placer ses pions, ce qui finit par faire réagir Deleuze et Lyotard : « La question n'est pas de doctrine mais d'organisation de pouvoir. Les responsables du département de psychanalyse, qui ont mené ces exclusions, déclarent dans des textes officiels qu'ils agissent sur les instructions du docteur Lacan. C'est lui qui inspire les nouveaux statuts, c'est même à lui qu'on soumettra le cas échéant les projets de candidature. C'est lui qui réclame une *mise en ordre*, au nom d'un mystérieux "mathème" de la psychanalyse. C'est la première fois qu'une personne privée [...] s'arroge le droit d'intervenir dans une université pour y procéder ou y faire procéder souverainement à une réorganisation comportant destitutions et nominations de personnel enseignant [...]. L'École freudienne de Paris n'est pas seulement un groupe qui a un chef, c'est une association très centralisée qui a une clientèle, en tous les sens de ce genre » (*Deux régimes de fous*, p. 56-57).

Et le tract poursuit : « Ce que la psychanalyse présente comme son savoir s'accompagne d'une sorte de terrorisme, intellectuel et sentimental, propre à briser des résistances dites malades. C'est déjà inquiétant lorsque cette opération s'exerce entre psychanalystes, ou entre psychanalystes et patients, dans un but qu'on certifie thérapeutique. Mais c'est beaucoup plus inquiétant quand la même opération vise à briser des résistances d'une tout autre nature, dans une section d'enseignement qui déclare elle-même n'avoir aucune intention de "soigner" ni de "former" des psychanalystes [...]. Tout terrorisme s'accompagne de lavage : le lavage d'inconscient ne semble pas moins terrible et autoritaire que le lavage de cerveau ».

Éconduit à Vincennes, Lacan doit cependant revoir son disciple Guattari pour réorganiser les études en dehors de l'ENS. En prévision de cette rencontre, Deleuze conseille à son ami de faire bonne figure : « caressez le bon docteur » écrit Deleuze dans une lettre non datée (*Lettres et autres textes*, p. 46), et ajoute dans une autre lettre, toujours non datée mais probablement d'avril 1970 : « C'est bien que le grand docteur ait été aimable avec vous [...] Il faut en tout cas le flatter, *aimer* le docteur : à tout cela il reconnaîtra d'ailleurs que vous êtes votre

maître et n'êtes plus son disciple » (p. 47). Lacan revoit donc Guattari qui lui annonce un travail à quatre mains intitulé *L'Anti-Œdipe*. Lacan blêmit, retente une opération-séduction en l'invitant au restaurant, Guattari s'embrouille, souhaite rassurer Lacan, Lacan fait mine d'être rassuré. Il a bien raison... de ne pas l'être, car en 1972 se prépare l'explosion de *L'Anti-Œdipe* qui dénoncera simultanément le familialisme de la psychanalyse (son obsession pour le complexe d'Œdipe), son pessimisme thérapeutique (la définition du désir comme manque) ainsi que son conservatisme politique (la nécessité de s'adapter aux normes).

Ainsi donc, après Clément Rosset à Ulm (1964), Paul Ricœur en Italie (1965), Jacques Derrida aux États-Unis (1966), Gilles Deleuze à Lyon (1967), René Schérer à Vincennes (1969), voilà que Lacan perd encore à Paris un disciple en la personne de Félix Guattari (1972). Toutes proportions gardées, la rupture entre Lacan et Guattari rejoue celle de Freud et Jung. Séparés de leurs disciples préférés, l'un comme l'autre se constitueront une garde rapprochée composée de fidèles et de perroquets. Chassé de l'ENS en 69, mal accueilli à Vincennes l'hiver de la même année et brouillé désormais avec Guattari en 70, où Lacan va-t-il, et peut-il encore, enseigner ? Et qui prendra la relève de son enseignement ?

8. Le deuxième tournant de Lacan : la découverte de la topologie, le choix d'un exécuteur testamentaire et le séminaire de la Faculté de Droit (1969-1981)

Après dix ans passés à Sainte-Anne et cinq à la rue d'Ulm, Lacan finit par se réfugier à la Faculté de Droit du Panthéon et y enseigne à nouveau dix ans (1969-1979), jusqu'au 15 avril 1980, date de sa dernière intervention. S'il a pu placer ses disciples à Vincennes, lui-même se sent insuffisamment reconnu par l'Institution universitaire : « Comme peut-être vous le savez [...], je ne suis, dans mon rapport à ladite Université, que dans une position, disons, marginale » (*D'un discours qui ne serait pas du semblant*, p. 40). Ce nouveau séminaire est surtout l'occasion pour